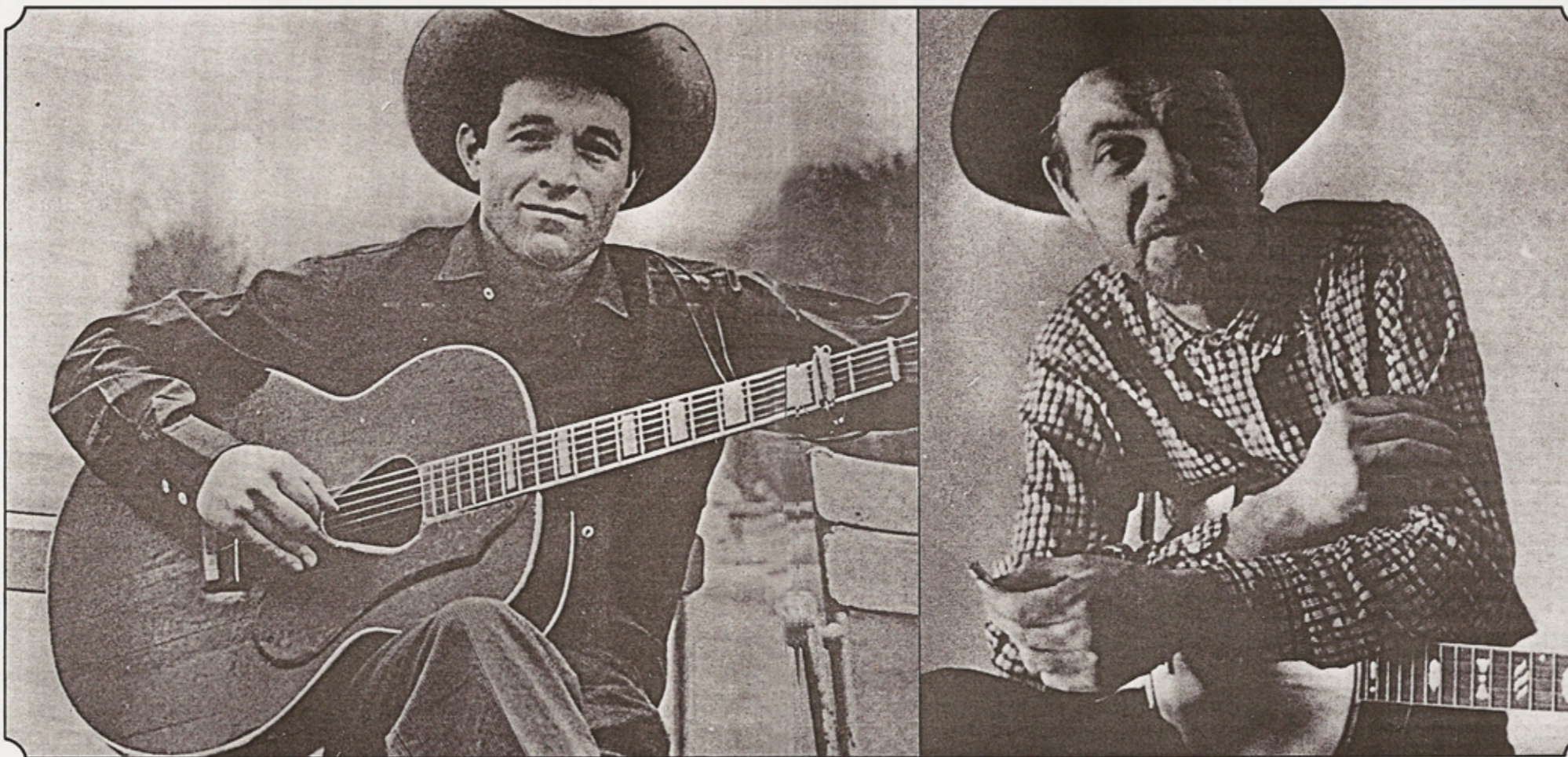


MACADAM COWBOYS

par Alain Fournier



RAMBLIN' JACK ELLIOTT & DERROLL ADAMS

Une route poussiéreuse de l'Ouest américain, des trains de marchandises, une guimbarde cahotante, l'ombre de Woody Guthrie en route pour la gloire posthume ; un décor digne des "Raisins de la colère". Deux personnages entrent en scène, des vagabonds habillés en cowboys, guitare et banjo en bandoulière : Derroll Adams et Jack Elliott, deux trimardeurs rescapés d'un autre âge, sur les durs chemins... de la réalité.

Fils d'un docteur de Brooklyn, Jack naît le premier août 1931. Une jeunesse qui aurait pu ne pas avoir d'histoire, mais il ne rêve que de cowboys et se fait renvoyer de deux collèges. Vers quatorze ans, il quitte la maison paternelle et sa quiétude bourgeoise pour être garçon d'écurie dans le ranch itinérant du colonel Eshew : on l'appelle Poncho. Todd Fletcher lui apprend quelques accords de guitare et il passe son temps à chanter les chansons de Jimmie Rodgers et de Guthrie dans le parc de Washington Square. Plus tard, incapable de rester en place, il va jusqu'en Californie en auto-stop et en 1951, il rencontre son idole : Woody Guthrie. Quelques années après, il sympathise avec un grand type en perpétuelle vadrouille : Derroll Adams.

Derroll vient de la Côte Est des Etats-Unis. Il naît à Portland en 1925. Son père Tom Thompson est fossoyeur... quand il n'est pas ivre-mort. Sa mère se remarie avec Georges Adams au début de la grande crise économique et la famille voyage jusqu'au barrage de Bonneville Dam pour chercher du travail. Derroll passe sa petite enfance sur le siège arrière d'une vieille Chevrolet. A la radio on entend souvent les chanteurs du Grand Ole Opry. Il adore les cowboys, surtout Buck Jones. A l'école, il aime raconter des histoires, chanter en s'accompagnant à l'harmonica et imiter... Maurice Chevalier.

En 1941, les Japonais bombardent Pearl Harbour. Derroll — qui a soif d'aventures — veut s'engager à seize ans mais il est réformé. En 1942, il épouse une amie d'enfance, rentre dans la Navy à San Francisco, se rase le crâne et porte un anneau à l'oreille gauche. Démobilisé, il retourne à Portland, a un bébé, s'inscrit au cours du Museum Art School, écoute des 78 tours de Burl Ives, Guthrie et Roy Accuff. On lui offre son premier banjo à cinq cordes pour son vingtième anniversaire et c'est Pete Seeger qui lui montra comment l'accorder en sol. Il travaille quelques mois dans l'usine de balais du chanteur Jim Garland, se remarie, a un nouvel enfant, divorce, fait un peu de prison et — avec sa troisième femme — quitte l'Oregon pour le Mexique. Pendant la guerre de Corée, en 1952, il rentre à Los Angeles et habite Topanga Canyon, près de chez Will Geer. C'est chez cet acteur que Derroll rencontre Cisco Houston, James Dean, Woody Guthrie et — en 1953 — un grand cowboy dégingandé : Ramblin' Jack Elliott.

Jack Elliott vivait à cette époque chez les Guthrie. "Il frappa à notre porte un beau jour... pour dire bonjour à Woody et... resta deux ans!" raconte Marjorie.

Jack et Derroll vont vivre avec Woody pendant une année. Sur les routes, ils remplacent Cisco Houston et Pete Seeger, auprès de leur père spirituel, dont ils copient avec ferveur : le style de vie, la musique et le message. Au début des années cinquante, Woody Guthrie était alors une légende : le chanteur folk engagé, un vrai "Okie" aux multiples aventures, un authentique boulingueur et un

auto-compositeur florissant. C'était aussi le "ramblin' man", le chansonnier-chemineau, le chantre de l'Amérique des chômeurs, des clochards, des ouvriers, des déclassés, des miséreux et des victimes de toutes sortes.

Au contact de Woody, ils ont beaucoup appris : ils ont su également l'écouter. Derroll prit conscience du pouvoir des chansons contemporaines, de la sincérité de leur engagement. Ceci l'amena tout naturellement à écrire "Portland Town", en guise de protestation contre la guerre de Corée : sous les harangues de Mac Carthy, il fallait alors — en pleine "chasse aux sorcières" — une certaine audace !

Jack imite Woody, copie ses gestes, sa voix et même son accent. Il sera l'un des meilleurs colporteurs de l'auteur de "Bound for Glory", dont Hal Ashby tira — en 1977 — un excellent film avec David Carradine.

Jack — le "cowboy de Brooklyn" — aimait faire croire qu'il avait vagabondé sur la route pendant de nombreuses années et finissait peut-être par se piquer au jeu : les légendes sont tenaces. Jack "devint" Woody Guthrie. Il s'est créé de toutes pièces un personnage et il en est resté prisonnier pendant de longues an-

nées. Persuadé qu'il devait vivre comme Woody, il adopta délibérément le style de vie beatnik, menant une existence curieuse, à la manière des héros de Steinbeck ou des "Clochards célestes" de Kérouac. Woody confiera plus tard : "Jack parlait avec ma voix, il avait l'habitude de m'imiter : c'était du pur Guthrie!". Jack le reconnaît volontiers : "J'ai imité Woody lorsque j'avais une vingtaine d'années et je me suis accroché à l'image de Jack Elliott-le-vagabond et je n'ai pas su m'en éloigner pour écrire des choses d'aujourd'hui..."

Devant cette fascination, Guthrie décida un jour de se débarrasser de la sangsue-Elliott. Il l'abandonna en Californie, en lui laissant simplement ce mot : "Cher Jack, va te faire foutre — Woody." Ramblin' Jack surmonta difficilement l'épreuve, mais comprit par la suite que ce sevrage brutal lui avait été salutaire !

Mais hélas, la maladie laisse de moins en moins de répit à Woody et en 1954 il doit entrer au Greystone Hospital dans le New-Jersey. En 1956 Jack épouse June Hammerstein. Derroll — témoin — chante "Rich and ramblin' boys" à l'issue de la cérémonie. Puis les mariés disparaissent en Angleterre tandis que Derroll joue du

banjo dans la bande originale du film "Durango", un western de Hall Bartlett avec Jeff Chandler.

Ramblin' Jack chante dans les bars londoniens. "Muleskinner Blues" et "Railroad Bill" font recette. C'est la pleine période du "skiffle" : Lonnie Donegan — ex-banjo de Chris Barber — triomphe avec "My old man's a dust man" et Johnny Duncan lance à toute vapeur son "Last train to San Fernando". Devant cette vague d'intérêt pour le folk en Angleterre, Jack appelle Derroll à la rescousse et les deux chanteurs U.S. itinérants se retrouvent à Londres. Un night-club, le "Blue Angel" les engage et Alex Campbell les héberge. Après avoir enregistré quelques disques pour Topic Records, les "Ramblin' Boys" jouissent d'une certaine popularité. Mais déjà... le démon de l'aventure les reprend. On les retrouve par hasard à Rome en 1957 où ils jouent sur les trottoirs, revêtus de leur éternelle tenue cowboy. Le temps d'enregistrer deux 33 tours pour Joker à Milan et les voilà à l'Expo de Bruxelles. Toujours en 1957 certains privilégiés ont pu les entendre... au Golf Drouot !

Au début des années soixante, Derroll est plus ou moins chassé d'Angle-

terre pour obscénité et ivresse. A Paris il épouse Isabelle et ils s'installent à Bruxelles. Jack reprend sa guitare et rentre aux Etats-Unis : la période européenne — si elle a été fertile en événements — n'a pas été tellement concluante !

De retour au pays, il se remarie, roule à nouveau sa bosse et rejoue au vagabond solitaire sur les routes américaines. Il échoue en 1959 à East Orange (New Jersey) chez Bob et Sid Gleason, qui tenaient alors un véritable salon folk, recevant toutes les célébrités du genre et où accouraient les jeunes loups avides de "recettes". Pendant deux ans, les Gleason hébergèrent Woody Guthrie lorsque les médecins lui octroyaient une permission pour le week-end. C'est dans ce "sanctuaire-folk" que Bob Dylan rencontra Jack Elliott et que ce dernier fut impressionné par le personnage qui allait devenir le "phénomène Dylan" : "Bobby aimait beaucoup Woody. J'avais l'habitude de l'imiter et je vis que Dylan m'imitait aussi et parlait presque avec ma voix. Il essayait de "sonner" comme un vieil homme qui aurait voyagé quatre vingt cinq ans durant, d'un train à l'autre. Ça me plaisait ! Il était sur le bon chemin et son goût était sûr. En même temps, je m'efforçais de lui

donner quelques conseils sans trop en avoir l'air. Bobby avait le même magnétisme que James Dean et s'il venait chez les Gleason, c'était pour apprendre et assimiler."

Bob Dylan fût le protégé de Jack durant cette époque. Ils montèrent même un soir sur scène tous les deux pour interpréter une parodie rock des Coasters !

Jack Elliott est un peu la charnière entre Guthrie et Dylan, le trait d'union entre les années quarante et la musique folk actuelle. En 1960, Jack enregistre son premier LP pour Prestige Records en hommage à... Woody Guthrie. Il en gravera une dizaine jusqu'en 1970.

Le 3 octobre 1967, Woody s'éteint : c'est la fin de son calvaire. Peut-être a-t-on perçu ce jour-là en Oklahoma, un de ces orages de poussière annonçant la délivrance de celui qui avait tant courbé l'échine sous leurs pluies... Cet hommage devait être rendu le 20 janvier 1968 avec un "Tribute to Woody" à Carnegie Hall, avec entre autres Arlo, Pete Seeger, Dylan, Paxton et Jack Elliott. A cette grand'messe il ne manquait que Derroll Adams. Au Festival Folk de Newport (juillet 1968) Jack fut "de loin l'un des plus grands chanteurs" (Jacques Vassal), avec son compère Logan English.

En 1970, il enregistre son dernier album à Nashville avec "Me and Bobby Mc Ghee" de Kris Kristofferson, ainsi que quelques chansons de Dylan, dont "Lay, Lady Lay". On retrouve sa trace en 1971 au show T.V. de Johnny Cash et en 1975, la "Rollin' Thunder Revue" prend le départ — dans trois énormes bus Greyhound — pour une grande tournée à travers les petites villes américaines, avec Dylan, Joan Baez, Cat Stevens, Neil Young et beaucoup d'autres. Jack triomphe au concert de clôture du Madison Square Garden : "On a fait passer de bonnes vibrations" reconnaît-il, et ajoute en souriant : "J'ai toujours besoin d'argent... pour m'acheter un voilier. Depuis que j'ai quatorze ans, j'en ai envie !"

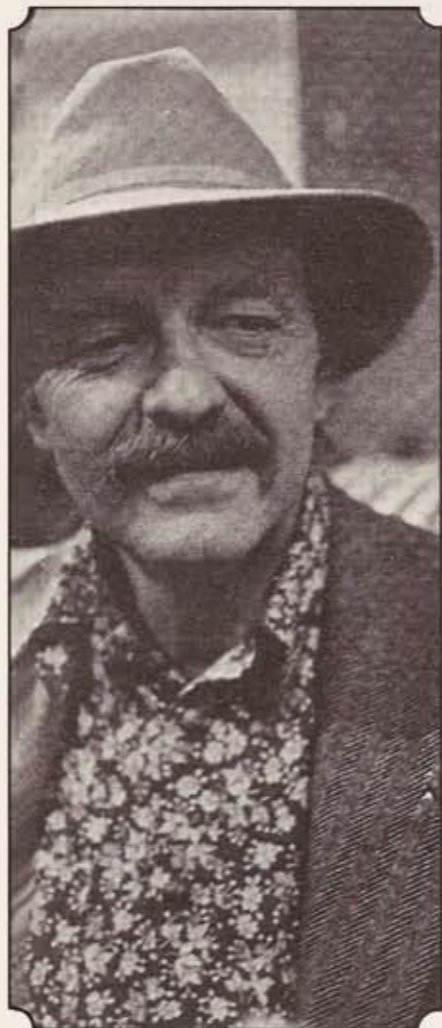
Enfin, au "Concert Tribute to Phil Ochs" du 28 mai 1976 à New York, Jack Elliott chante en hommage à son ami guitariste et chanteur, qui s'était suicidé le mois précédent, à l'âge de trente six ans.

Derroll Adams a eu le temps pendant ces quelques années, d'avoir son huitième enfant, de divorcer et de retourner en Angleterre. On peut le voir avec Bob Dylan dans "Don't look back" que Pennebaker tourne en 1965. Il rencontre Donovan, qui lui dédie une chanson "Epistle to Derroll" où il dit toute son admiration pour "l'homme au banjo et aux doigts tatoués".

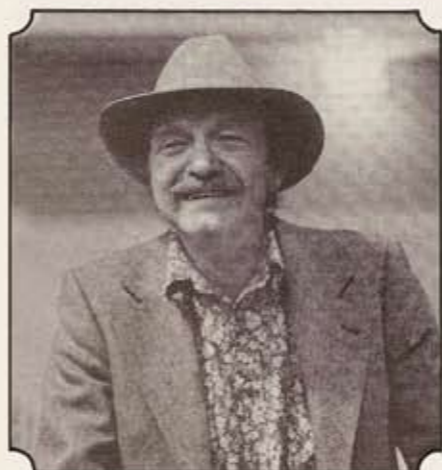
En 1967, à Londres, Derroll enregistre son premier album-solo chez Decca : "Portland Town" (sa chanson fétiche). On n'entend pas parler de lui dans la fin des années soixante... pour cause de désintoxication alcoolique. Il refait surface en 1972 et assure le lever de rideau du concert de Jerry Lee Lewis en Belgique : les "rockers" ne lui laissèrent même pas le temps de chanter deux chansons... que venait-il faire dans cette galère ? J'ai eu le plaisir de l'entendre au Folk club du Corbeau à Paris en décembre 1972 : la petite mansarde a vibré en écoutant "Muleskinner blues" et "I'm movin'on". Il a même eu les honneurs d'une courte séquence de la T.V. française quelques mois plus tard (Pop 2). En 1972 toujours, il accompagne Ferré Grignard. Derroll plus en forme que jamais, a joué au festival de Malataverne et il était



Ramblin' Jack Elliott



Derroll Adams



prévu au deuxième Festival Folk suisse de Nyon, le 21 juillet 1977 avec Malicorne et Country Joe Mc Donald.

"Au printemps, je suis retourné aux Etats-Unis pour la première fois depuis vingt ans. J'y ai fait une tournée avec Donovan. J'ai apprécié ... en visiteur", confie-t-il malicieusement, "mais je préfère vivre en Europe !"

Dijon découvre le personnage en août 1977 : le cowboy solitaire fait passer aux Bourguignons et estivants une soirée inoubliable. Les critiques du lendemain sont unanimes : "Nos vieilles approximatifs peuvent toujours mettre de la paille dans leurs gros sabots : il leur manque deux ou trois pointures."

Nous avons retrouvé Derroll Adams avec plaisir le 23 février 1978, au Stadium, pour un "Hommage à Woody Guthrie" en compagnie de Graeme Allwright, Steve Waring, Martine Habib, Youra Marcus et l'étonnant Sammy Walker. Sur scène, on est captivé par sa présence chaleureuse, sa sincérité paisible. On fredonne avec lui "Grand Coulee Dam". Il interprète "Dixie Darling" avec une sûreté, une tranquillité reconfortante, naturelle après quarante années de burlingue. Même décontraction, même gentillesse dans les coulisses : en jeans, longue veste à chevrons, chapeau mou et sabots de cuir, il écoute, sourit, répond un peu en français à nos questions, critique ses derniers disques. A cinquante ans passés, Derroll Adams est loin d'être un ancien combattant du folksong !

Un seul regret : Jack Elliott n'est pas venu chanter "I ain't got no home" en duo avec lui ... on peut rêver !

Son dernier disque, enregistré en public, résume parfaitement le style et le

petit monde de Derroll. Il vit actuellement à Anvers, avec sa femme Danny et Rebecca, leur petite fille. Il semble qu'il ait perdu tout contact avec Jack Elliott ... mais les souvenirs sont parfois plus vivaces !

Jack Elliott a souvent joué au vagabond solitaire, arpentant les routes américaines, "hobo" clandestin des "freight trains" cahotant vers un monde meilleur. Son personnage est une synthèse de Woody Guthrie, le folksinger chemineau et de Jimmie Rodgers, le cheminot "country", le baladin du rail. C'est un interprète remarquable qui apporte une note très personnelle à ses adaptations. Il recherche avant tout la sincérité et l'authenticité. La nouvelle génération (Dylan, Eric Andersen, John Prine) se réclame de lui. Relax à l'extrême, il chante comme il respire, avec une voix tour à tour, aigue, grave ou traînante, reconnaissable entre mille ; à l'aise dans le "yodel" comme dans le "talkin' blues", il sait tout faire. Il a enregistré avec Eric Weissberg, Pete Seeger, Tom Rush, Phil Ochs et Johnny Cash. Ses chansons sont amicales, directes : il les propose avec bonne humeur, un métier certain, du talent à revendre et un accent "okie" qui lui va à merveille. On peut l'entendre dans le film "Banjo man" sorti récemment.

Son physique correspond exactement à l'image que l'on peut se faire de lui, image qu'il a toujours voulu donner. Lunettes mises à part, c'est un cowboy nonchalant qui joue très bien de la guitare, qui chante depuis plus de vingt ans les chansons de Guthrie et les complaints de Rodgers, avec une rare conviction. Il connaît tout le répertoire cowboy, de Wilf Carter à Hank Williams, les locomotives, la route, les camions chers à Terry Fell et Dave Dudley, les femmes et les bateaux à voile.

Grand, mince, silhouette caractéristique, Stetson et guitare au dos, trimardeur gauche et spirituel, voilà Jack Elliott, personnage méconnu, passionné, parachuté de Brooklyn dans la légende du folk, avec une âme et des allures de bohème.

Une carrure de bûcheron canadien, un chapeau pour dissimuler sa calvitie, un banjo, Derroll Adams chante avec une assurance tranquille. Une chaleur communicative se dégage du bonhomme. Sa voix chaude de baryton est confidentielle et son banjo est manié avec brio et dextérité, même s'il prétend qu'il est accordé au son du sifflet des trains de marchandises !

Comme Jack, il affiche un certain mépris pour les structures traditionnelles du showbusiness. Outre l'amour qu'il porte à Danny et sa passion pour le banjo, il s'intéresse à toute forme de musique et à la politique. Il serait plutôt partisan d'un socialisme "écologique" universel : si son banjo ne tue pas les fascistes, il encourage les jeunes à se dresser contre l'"american plastic way of life", la vitesse et la pollution. Après des périodes difficiles, Derroll Adams, semble avoir trouvé son équilibre sur le Vieux Continent.

Visages burinés, chapeaux, jeans vieillis, bottes fatiguées, Derroll Adams et Jack Elliott sont deux troubadours des temps modernes, deux cowboys du siècle dernier, égarés sur le macadam pollué des cités d'aujourd'hui.

Colporteurs infatigables de chansons populaires, sur un itinéraire à l'écart de la facilité, ils ne sont pas encore au bout de leur voyage.

Alain Truc